

# Les Figures **TOTÉMIQUES**

Les Alcooliques Anonymes soignent en douze étapes, Nanarland cure le bon goût cinéphile en dix films, autant de visions initiatiques pour devenir un authentique nanardeur. La moindre de ces productions hors du commun, hors du temps, hors du monde suffit à exploser vos repères esthétiques en minuscules fragments maculés du sang échappé de vos yeux et vos oreilles. La légende ricoche sur les murs et les toits : quiconque s'acquitterait de la vision successive de ces dix monuments en sortirait anesthésié des sens à tout jamais.

Chacun de ces films représente une étape essentielle dans notre reconstitution de la face historique cachée du cinéma. Certains s'approchent du chef-d'œuvre involontaire absolu, d'autres défoncent des portes ouvertes à la volée de leurs coups de boutoir sensoriels, les derniers redéfinissent à eux seuls la notion de n'importe quoi. Tous possèdent les grandes qualités de leurs énormes défauts.

Même si nous les aimons comme nos propres enfants malades, il faut reconnaître que ces petits enfoirés ont bouleversé notre façon de considérer une œuvre d'art.

# FOU

Sa beauté rend

(Tagline de la jaquette)

Pour Nanarland, ce film est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toute chose. L'aboutissement définitif de la filmographie impétueuse de son auteur, électron libre de toute influence et de tout carcan créatif.

Sous couvert de sa direction artistique apocalyptique, *White Fire* tord en permanence les normes narratives pour les plier à ses grotesques desseins. Le récit d'aventure, guignolesque au possible, ne sert finalement que de cache-misère à une histoire d'amour en forme de plaidoyer magnifiquement irresponsable pour l'inceste entre frère et sœur – Bo ne cède en effet aux avances de sa nouvelle comparse que lorsque cette dernière est passée sous le bistouri des chirurgiens pour ressembler à sa frangine disparue (inconfortables flashbacks à l'appui). Lorsqu'on questionne le réalisateur sur cet aspect de l'intrigue, il vous reproche vertement d'avoir l'esprit mal tourné... À l'image de tout le reste du film, ce message se noie dans une inconscience artistique totale.



À ce stade, la direction artistique est allée se pendre.

Le bonheur de la conduite accompagnée.

*White Fire* est un geste fou, impulsif, dont nul ne pourrait reproduire la nature purement accidentelle. Un joyau unique, capable de détruire quiconque oserait s'en emparer.



## MEILLEURE SCÈNE

La baston sur le port, où le héros s'empare d'une tronçonneuse généreusement offerte par un figurant moustachu.

Les Figures  
TOTÉMIQUES

## MEILLEURE RÉPLIQUE

« Ma patience a des limites mais il ne faut pas exagérer. »

## FUN FACT

Jean-Marie Pallardy interprète le père des deux héros dans le prologue du film. La mort de son personnage sous le feu d'un lance-flammes semble particulièrement réaliste, et pour cause : l'explosion, beaucoup plus intense que prévue, l'a sauvagement brûlé – le cri qu'on entend à ce moment est celui de son authentique douleur.

## DANS LA MÊME FAMILLE

**Le Ricain** de Jean-Marie Pallardy, **La Mission** de David Winters, **Kill for Love** de Jean-Marie Pallardy.



## Jean-Marie PALLARDY

Self-made man au culot stupéfiant, Jean-Marie Pallardy a prospéré dans les années 70, à l'époque où l'on pouvait encore monter un film comme d'autres montent des hold-up : défraîchements en nature, échanges de bons procédés, chèques en bois, magouilles diverses... Si le talent se mesurait à l'aune de la débrouillardise, Pallardy trônerait au Panthéon.

L'essentiel de sa filmographie s'étend sur une dizaine d'années accompagnant le boom, la grandeur, la décadence puis la mutation du cinéma érotique vers la pornographie pure et dure. Des titres aussi fleuris que *L'Arrière-train sifflera trois fois*, *Journal érotique d'un bûcheron* ou *L'Amour chez les poids lourds* (surprenante transposition de *L'Odyssée* d'Homère chez les routiers) traduisent, avec cette poésie si particulière à l'auteur, son penchant pour un esprit paillard fièrement assumé, tandis que *Prends-moi de force* et *Trois filles dans le vent* marquent sa soumission

revêche à la dictature du hard chirurgical et sans âme. À l'orée des impitoyables années 80, *La Donneuse* et surtout *Le Ricain* dévoileront la vraie personnalité artistique de Jean-Marie Pallardy : celle d'un auteur dont les prétentions dramatiques sont toujours tributaires de ses démons de jouisseur invétéré.

La normalisation des chaînes de production du cinéma français aura presque raison de lui et de ses méthodes : il lui faudra près d'une décennie pour adapter son roman *Amours parallèles* avec le redoutable *Kill for Love* (2009).